
POÉSIES

SONNETS MESSINS

HOMMAGE A FRANÇOIS DE CUREL

Curel, noble écrivain qui rénovas le Drame,
La vivante Nature est la source où tu bois,
Et, quand tu veux ourdir quelque tragique trame,
Tu vas interroger d'abord l'âme des bois.

Car dans l'âme des bois tu retrouves notre âme,
Dans les chants de la brise accordant ses hautbois,
Dans les bords du grand cerf enamouré qui brame,
Dans la meute qui passe en hurlant ses abois.

C'est la Vie éternelle et son profond mystère
Que mieux que les humains te révéla la Terre
Et par quoi tu nous rends notre cœur naturel ;

Tu rattaches au Temps notre existence brève :
Ton art, ô philosophe et poète, Curel,
Fixant notre pensée élargit notre rêve !

LA CATHÉDRALE DE METZ

Se couronnant du nom sacré de Saint-Etienne,
La cathédrale, orgueil des beaux pays messins,
Qui tant de fois gémit de lugubres tocsins,
Est un hymne d'espoir, un chant d'âme chrétienne.

L'ogive s'enhardit sans rien qui la soutienne
 Que de frêles arceaux aux gracieux dessins ;
 L'âme y suit le regard vers le séjour des saints,
 Et plus pure et plus claire y retentit l'antienne.

Des limpides vitraux de l'or joyeux jaillit :
 Dès le riant matin, le soleil l'envahit
 Des feux roses et blonds de la clarté première.

C'est là que tout désir vient s'idéaliser,
 Et la très haute nef semble symboliser
 La prière d'un peuple amant de la lumière.

LE MARÉCHAL FABERT

Le père avait le livre et le fils eut l'épée !
 Esprit méditatif, le fils des imprimeurs
 Eut l'œil calme, la main sûre et l'âme trempée,
 Brave dans ses desseins et grave dans ses mœurs.

Un autre maréchal, bouffon de l'épopée,
 Le contraignit à voir, au milieu des rumeurs
 Metz la vierge, sa ville et sa terre, occupée,
 Sans entendre son cri : « Sauve la ville ou mœurs ! »

Et, près de cinquante ans, ce grand fils de Lorraine,
 Modèle exact et pur d'espérance sereine,
 De son pays natal résuma les vertus.

Symbole patient des rancœurs étouffées,
 Calme et grave devant les lourds casques pointus,
 Fabert monta la garde entre ses deux trophées !

LE REFLET DE ROME

Les Francs, rudes soldats et pillards de butin,
 N'aiment pas Brunehaut, la reine trop jolie,
 L'étrangère, à laquelle un hommage les lie,
 Mais qui sur les guerriers jette un regard hautain.

Elle eut tort d'amener de son pays lointain,
 Pour faire douce trêve à sa mélancolie,
 Toute une compagnie exquisement polie
 D'artistes et de clercs qui lui parlent latin.

Le favori qu'on hait c'est Fortunat Venance,
 Le poète qui sait bercer sa souvenance :
 Le Franc hait l'étranger en beaux rythmes expert ;

Mais le Gaulois Romain, lorsque passe la Reine
 Fille d'Athanagilde et femme de Siegbert,
 Semble se souvenir de Rome souveraine.

LE SARCOPHAGE

(MUSÉE DE METZ)

« Pour qu'il dure à jamais et que le temps n'y morde,
 Mon cercueil est d'un plomb pesant, massif, épais !
 Même, pour m'assurer une éternelle paix,
 On moula dans le plomb la croix des nœuds de corde.

Le plomb est enfermé dans le roc. Nul n'aborde
 Le bloc funèbre sans le plus grand des respects :
 Car dans Divodurum, autrefois, j'occupais
 La place d'un grand chef qui règne sur sa horde ! »

Ainsi dut raisonner cet ancêtre lointain,
 Dont aujourd'hui le nom lui-même est incertain
 Et dont le cercueil bâille en l'ombre d'un Musée.

Ses pauvres os, privés des honneurs solennels,
Attestent dans leur bière énorme, mais brisée
Que même les tombeaux ne sont pas éternels !

DIVODURUM

C'est moi, Divodurum, « divine forteresse » !
La Moselle et la Seille en un double ravin
Entourent mes remparts, dont le créneau se dresse
Au niveau des coteaux, où se mûrit le vin.

Dure et devant durer, si l'ennemi la presse,
La cité saura bien rendre son effort vain.
Divine, elle est debout ainsi qu'une prêtresse
Sur la haute colline où le ciel est divin.

Celui qui me nomma dans son noble langage
Présagea mon destin éternel et l'engage :
Le Médiomatrice en son instinct comprit

Que son Divodurum, héroïque et fidèle,
Sera toujours la forte et rude citadelle
Et le sommet divin où soufflera l'esprit !

EMILE MOUSSAT.

◆◆◆